

Beaucoup de botanistes, les plus savants en général, ont applaudi à ces travaux de M. Jordan ; quelques-uns lui ont reproché cette multiplication des espèces, alléguant qu'elles ne reposent que sur des nuances peu importantes, presque insaisissables, et qui peuvent bien n'être après tout que le résultat d'influences extérieures ; que ces nuances constituent bien des variétés, mais ne suffisent point à fonder des espèces. Peut-être a-t-on objecté aussi à M. Jordan les modifications bien plus considérables, bien plus tranchées que la culture a fait subir aux plantes potagères, aux céréales, à la vigne, aux arbres fruitiers ; peut-être lui a-t-on objecté encore les variétés si nombreuses, si distinctes que comptent les espèces d'animaux domestiques. Si on ne lui a pas fait ces objections, il les a prévenues, et il y a répondu dans le livre dont nous avons cité le titre.

Il repousse d'abord la comparaison que l'on voudrait établir entre les plantes cultivées et les animaux domestiques croisés, variés par le fait de l'homme. L'organisation des premiers, bien plus simple que celle des seconds, ne saurait se prêter à un aussi grand nombre de modifications ; nous n'avons point sur celles-là autant d'action que sur ceux-ci. Les conditions de nourriture et de climat n'exercent point sur les végétaux une influence aussi puissante que sur les animaux. A ce point de vue les derniers sont bien autrement exclusifs que les premiers. C'est ce que prouve le fait des plantes de tous les pays, de tous les climats, de tous les terrains, de toutes les expositions, rangées côte-à-côte dans les jardins botaniques, selon l'exigence des classifications, et toutes assujetties ainsi à un même régime, plongeant leurs racines dans le même sol, épanouissant leurs feuilles et leurs fleurs sous le même soleil. Voilà pour l'objection tirée de la comparaison du règne animal et du règne végétal.

Quant à celle que l'on voudrait fonder sur la comparaison des plantes spontanées avec les plantes cultivées, M. Jordan s'en débarrasse du premier coup, en affirmant et établissant qu'un grand nombre des variétés que l'on distingue dans les arbres fruitiers, dans les légumes, dans les céréales, dans les plants de la vigne, sont de véritables espèces, parfaitement distinctes, caractérisées par des différences importantes, invariables, qui affectent les organes les plus essentiels, le fruit ou la graine.

Il est impossible, selon l'auteur, que la culture, l'art ou le hasard aient produit de tels caractères. La culture qui consiste dans le labour, le sarclage et l'engrais, ne peut favoriser que le développement des végétaux, en augmenter les proportions, l'embonpoint, si l'on peut s'exprimer ainsi. De là les fleurs doubles ou pleines. La transformation par la culture d'une espèce en une autre, d'un œgilops, par exemple, en triticum, n'est donc